

Le Canada Musical.

VOL. 4.]

MONTREAL, 1ER AVRIL 1878.

[No. 12.

Vers dits par M. Mounet Sully, artiste de la Comédie-Française, le 6 janvier 1878, au Concert du Châtelet, entre la 2^e et 3^e partie de la *Damnation de Faust*.

A HECTOR BERLIOZ.

Voici que tout Paris célèbre ta mémoire,
O sublime rêveur trop longtemps méconnu !
La lumière s'est faite et ton jour est venu
Et tu sors du dédain pour entrer dans la gloire !

A ton dernier soupir rien ne t'a consolé,
Mais, si ton cœur blessé rendit ta fin plus proche,
Pour tes vieux ennemis tu n'ous pas de reproche,
Tu plaignis simplement ceux qui t'avaient sifflé !

Pourtant, ô Berlioz, quand on a ton génie,
C'est un amer destin de rester incompris
Et de voir près de soi, comme par ironie
Triompher sans efforts tant de petits esprits !

Est-ce assez maintenant de ta gloire posthume
Pour nous faire oublier tes injustes douleurs ?
Est-ce assez, pour nos jours passés dans l'amortumé,
Sur la tombe où tu dors de jeter quelques fleurs ?

Non ! — le néant ne prend que les êtres vulgaires,
Et quand nous entendons tes surprenants accords,
Songeant aux impuissants qui t'insultaient naguères,
Nous avons pitié d'eux car ils sont les vrais morts !

Ah ! tu sus à ton art te donner tout entier,
Et tu vouas ta haine à ces âmes glacées
Qui font de l'idéal un vulgaire métier,
Et dont aucun amour n'échauffe les pensées !

C'est pourquoi te voilà désormais immortel,
Comme tout ce qui vit dans l'immense nature,
Comme l'aube qui luit et le vent qui murmure
Comme les astres d'or qui fourmillent au ciel !

Comme le vaste essaim des passions humaines,
Comme l'amour, hélas, et comme la douleur !
Tu fais revivre en nous nos bonheurs et nos peines,
Et chacun trouve en soi les accents de son cœur !

Puisse le douloureux souvenir de ta vie,
O farouche lutteur, ô vieux maître indompté,
Animer au combat les artistes qu'on nie
Et rendre plus sauvage encore leur volonté !

Ou plutôt, Berlioz ! aux époques futures
Inspire le respect d'apôtres comme toi,
Et sauve pour toujours des pleurs et des tortures
Tous ceux qui défendront leur génie et leur foi !

Fais nous un cœur plus doux dans un esprit plus ample,
Brille sur l'avenir à travers le tombeau,
Et reste parmi nous comme un dernier exemple
Des victimes de l'art et des martyrs du beau !

CHARLES GRANDMOUGIN.

MEHUL⁽¹⁾.

Peu de personnes l'ont connu aussi intimement que moi. Lès dès notre première jeunesse, goûts, travaux, plaisirs, opinions, affections même, tout a été commun entre nous, tout jusqu'au malheur, car, par une espèce de sympathie que l'éloignement n'a pu détruire, si depuis deux ans nous souffrons pour des causes différentes, du moins souffrons-nous simultanément. Je devrais dire, avons-nous souffert, car ses peines sont finies. Il n'en est pas ainsi des miennes ; mais c'est un soulagement pour moi que de m'entretenir de cet homme si regrettable à tant de titres et de publier de lui ce quo j'en sais. Je le dirai sans réticence ; l'amitié n'en commande aucune à ma véracité. Je n'écris qu'une notice, je l'affirme d'avance à ceux qui pourraient n'y voir qu'un éloge.

Etienne-Henri (2) Méhul naquit en 1763, à Givet. Dès l'âge de douze ans, il était organiste à l'abbaye de la Val-Dieu, c'est là qu'il apprit la composition. A seize ans, il vint à Paris, où il donna quelque temps des leçons de piano, après en avoir reçu d'Edelman, musicien habile, à qui notre scène lyrique doit l'acte d'*Ariane*.

Gluck opérait alors une grande révolution dans la musique française. C'est par cet homme de génie que Méhul fut initié dans les secrets d'un art dont il avait aussi le génie.

Quelques succès obtenus au concert spirituel firent bientôt concevoir du talent de Méhul des espérances, que son opéra d'*Euphrosine* a surpassées.

Je me rappelle encore l'impression que produisit ce bel ouvrage, où tous les genres de style sont employés par un talent supérieur dans tous les genres. Le public tombait de surprise en surprise, il ne concevait pas qu'il fut donné à un homme de passer avec cette facilité du gracieux au sévère, du plaisant au pathétique, du touchant au terrible, et d'atteindre, dans tous les sens, les bornes de l'art en l'étendant.

Le grand-opéra de *Cora et A'onzo*, représenté après *Euphrosine*, n'obtint pas autant de succès. On se sera sans

(1) Cette notice écrite en 1817, à l'époque de la mort de Méhul, fait partie des *Œuvres d'Antoine-Vincent Arnault* (Paris, Bossange, 1827, t. V, p. 461). L'auteur, proscrit bonapartiste, habitait alors la ville de la Haye, où il était caché, il avait été l'ami et le collaborateur du grand musicien que la France venait de perdre (18 octobre 1817), et personne ne pouvait en parler mieux que lui. Il n'a pas connu sans doute la notice d'Arnault, car il ne la cite pas dans sa *Biogr. univ. des musiciens* (t. VI, p. 55).

(2) Nicolas (et non Henri) conformément à l'acte de naissance de Méhul, publié dans le *Guide musical* du 26 juillet 1877.